

Les compagnes de guerre de l'armée napoléonienne en Espagne (1808-1814) dans la littérature de guerre : la bravoure des vieux grenadiers

Isabelle Bes Hoghton¹

Recibido: 08/09/2022 / Aceptado: 02/03/2023

Résumé. En ce début de XXI^e siècle, l'intérêt porté au rôle des femmes dans les conflits armés est grandissant. Bien analysé pour les affrontements du XX^e siècle, il est plus rare en ce qui concerne le XIX^e et les guerres napoléoniennes. Si récemment des études se sont penchées sur ce thème (Mihaely, Cardoza), il reste encore du travail à faire. Dans cet article, nous nous proposons d'examiner la fonction et le sort des cantinières pendant la guerre d'indépendance espagnole (1808-1814), lors des batailles et dans les prisons ennemies (pontons de Cadix, camp de prisonniers de Cabrera), à partir de l'image qu'en renvoient les mémoires des soldats et des officiers français publiés tout au long du XIX^e siècle.

Mots clés : Cantinière ; femme ; guerres napoléoniennes ; guerre d'indépendance espagnole ; littérature de guerre ; premier empire.

[es] Las compañeras de guerra del ejército napoleónico en España (1808-1814) en la literatura bélica: el valor de los viejos granaderos

Resumen. A principios del siglo XXI, crece el interés por el papel de la mujer en los conflictos bélicos. Bien analizado en el caso de las contiendas del siglo XX, es más escaso para el siglo XIX y las guerras napoleónicas. Aunque recientemente se han realizado estudios sobre este tema (Mihaely, Cardoza), aún queda investigación por hacer. En este artículo, nos proponemos examinar la función y el destino de las vivanderas durante la guerra de independencia española (1808-1814), durante las batallas y en las cárceles enemigas (pontones de Cádiz, campo de prisioneros de Cabrera), a partir de la imagen reflejada en las memorias de soldados y oficiales franceses publicadas a lo largo del siglo XIX.

Palabras clave: vivandera; mujer; guerra napoleónica; guerra de la independencia; literatura de guerra; Napoleón.

[en] The Women of Napoleon's Army in Spain (1808-1814) in War Literature: as Brave as Old Grenadiers

Abstract. In the twenty-first century, there is a growing interest in the role of women in armed conflicts. Well studied in the twentieth century, it is not the case for the nineteenth century and the Napoleonic wars. Although studies have recently investigated this subject (Mihaely, Cardoza), there is still research to be done. In this article, we examine the role and fate of the cantineers during the peninsular war (1808-1814), during the battles, the prison ships in Cadiz, and the prison camp in Cabrera, from memoirs of French soldiers and officers published throughout the nineteenth century.

Keywords: Cantineer; woman; napoleonic wars; peninsular war; war literature; Napoleon.

Sommaire : 1. Introduction. 2. La cantinière en campagne. 3. La cantinière sur les pontons de Cadix. 4. La cantinière en captivité à Cabrera. 7. Conclusion.

Cómo citar: Bes Hoghton, I. (2023). « Les compagnes de guerre de l'armée napoléonienne en Espagne (1808-1814) dans la littérature de guerre : la bravoure des vieux grenadiers ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 38, Núm. 1 : 1-8. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.83734>

¹ Universidad de las Islas Baleares
isabelle.bes@uib.es

1. Introduction

Le tissu humain des guerres du Premier Empire a fait l'objet de nombreuses études depuis le début de notre siècle. Alain Pigéard (2000) nous a fait connaître l'organisation et la vie quotidienne des soldats. Natalie Petiteau (2003) a elle aussi analysé le fonctionnement de cette société en s'attachant plus particulièrement à l'expérience combattante. François Houdecek (2013) s'est penché sur les ravages psychiques de la guerre.

Mais peu ont étudié le rôle des cantinières qui, rarement présentes dans la documentation officielle, apparaissent pourtant dans les témoignages de guerre des soldats de l'Empire. Gil Mihaely dans son article « L'effacement de la cantinière ou la virilisation de l'armée française au XIX^e siècle » (2008) nous rappelle que l'armée française au début du XIX^e siècle est une communauté mixte et que l'intégration des femmes est contrôlée et légitimée. Thomas Cardoza, dans son livre *Intrepid Women. Cantinières and Vivandières of the French Army* (2010), nous apprend qu'avec Napoléon leurs effectifs augmentent, leur profil s'uniformise et leur fonction s'inscrit désormais dans le long terme.

Nous tenterons donc, dans cet article, d'analyser la fonction et le sort de ces compagnes de guerre lors des batailles et dans les prisons ennemies, en nous penchant plus particulièrement sur la guerre d'indépendance espagnole (1808-1814), à partir de l'image qu'en renvoient les membres des troupes napoléoniennes. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les seules sources que nous avons à notre disposition : les mémoires de guerre des soldats ou officiers, cette littérature de guerre qui prospère tout au long du XIX^e siècle, et quelques rares pièces d'archive (lettres, rapport de décompte des prisonniers). S'il est vrai que les témoignages des mémorialistes limitent la réalité des faits à leur subjectivité, certains points de vue étant même contradictoires, nous considérons que leur ensemble établit une certaine représentation directe de la cantinière et de sa vie quotidienne.

Avant la Révolution, les femmes remplissent des fonctions multiples et mal définies allant de la vente de vivres et de boissons en passant par le blanchissage du linge jusqu'aux besoins sexuels. Voulant se défaire de ce « fléau terrible qui détruit les armées » comme l'a qualifié Lazare Carnot (Mihaely, 2005 : 22), la Convention de la Première République congédie toutes les femmes de ses armées (décret 804 promulgué le 3 mai 1793). Seule la présence de quatre femmes par bataillon employées au blanchissage et à la vente des vins et des boissons est autorisée (article 2 et 3). Ces dernières reçoivent une lettre du chef du corps, visée par le commissaire des guerres, qui prouve leur légitimité (article 4). Les épouses de soldats et d'officiers, même généraux, se voient alors obligées de se retirer des cantonnements et des camps.

Mais au fil des années, la discipline se relâche et Napoléon Bonaparte rappelle ses troupes à l'ordre, le 26 juillet 1800, en signant un « arrêté relatif aux enfants de troupe et aux femmes à la suite des armées » qui, dans son article 13, affirme que « Les dispositions de la loi du 30 avril 1793, concernant les femmes à congédier des armées, seront exécutées suivant leur forme et teneur » (Duvergier, 1826 : 262). Le nombre de vivandières et blanchisseuses ne peut dépasser sous aucun prétexte le chiffre de quatre par bataillon et deux par escadron et le choix devra se porter sur « celles qui, mariées à des soldats ou à des sous-officiers actuellement en service, seront reconnues pour être en même temps les plus actives, les plus utiles aux troupes, et celles dont la conduite et les mœurs sont les plus régulières » (article 14, Duvergier, 1826 : 262). Si leur compagnon est tué au combat, ce qui est fréquent, elles doivent en trouver un autre pour être autorisées à poursuivre leurs activités. L'empereur leur accorde une pension que la Première République leur avait toujours refusée. Malheureusement, celle-ci sera retirée en 1815. Et les veuves des officiers, sous-officiers et soldats, ayant perdu leurs maris à la guerre pourront « jouir des secours qui leur sont accordés par la loi du 14 fructidor an 6 » (article 16, Duvergier, 1826 : 263).

De statut civil, les vivandières ne reçoivent ni solde ni distribution, mais elles obtiennent des inspecteurs de revue un extrait certifié de leur état désignatif avec leur âge, leur profession et leur signalement qui leur sert de carte de sûreté dans l'étendue de l'armée (article 17, Duvergier, 1826 : 263). Elles ont ainsi accès aux hôpitaux militaires en temps de guerre et aux soins gratuits, le remboursement des frais étant effectué par leur corps d'origine. Sélectionnées par le conseil d'administration du régiment, elles reçoivent une patente où on leur spécifie qu'elles doivent obéir aux règlements de la police militaire, être toujours pourvues des denrées de première nécessité de bonne qualité et les vendre au plus juste prix. Ce document mentionne aussi leur signalement (âge, taille, couleur des cheveux et sourcils, des yeux, forme du front, du nez, de la bouche, du menton et du visage), le nombre de chevaux et voitures en leur possession, et leur numéro d'enregistrement. La punition pour les femmes non autorisées n'a pas changé depuis la loi du 8=10 juillet 1791 (article 52 du titre III) : arrêt et remise sans délai à la police civile pour être jugée conformément aux lois. On continue à prôner dans ces cas-là l'application d'une « correction publique », barbouillage à la cire noire et exposition pendant deux heures sur la place publique (Jacotey, 1999 : 20) comme on le pratiquait déjà au XVIII^e siècle².

2. La cantinière en campagne

Plus que par amour, la compagne du conscrit suit souvent son mari à l'armée pour des raisons financières. La modeste solde du soldat ne permet pas d'entretenir deux ménages. Forts de l'appoint apporté par la vente des boissons,

² Voir à ce sujet les propos du maréchal de Broglie au maréchal de Belle Isle en 1760 : « Nous faisons une guerre continuelle aux filles de mauvaise vie. Au lieu de les fouetter comme cela se pratique, on leur noircit le visage avec une drogue qu'on m'a assuré durer six mois... Cela fait horreur sans leur faire de mal » (Jacotey, 1999 : 18).

victuailles et objets de première nécessité (papier à lettres, lacets, boutons, eau-de-vie, vinaigre...), les époux peuvent vivre convenablement.

Sans uniforme, habillée comme une femme du peuple au départ puis vêtue « de robes de velours ou de satin trouvées par des soldats » (Blaze, 1837 : 83), rehaussées de bottes à la hussarde et d'un bonnet de police, et arborant comme seule distinction une médaille qui lui sert de laissez-passer, un baril d'eau-de-vie porté en bandoulière, la vivandière chemine, à l'arrière des troupes avec les équipages, à pied, assise sur un cheval ou une charrette entre cervelas, fromage et saucissons (Blaze, 1837 : 76). Il arrive que des ennemis la dévalisent, cela ne l'arrête pas, ni les propos sales ni « à chaque halte des objets plus hideux encore » (Blaze, 1837 : 74). Bravant tous les temps, accouchant au pied d'un arbre et continuant la route, le nouveau-né dans les bras, ni « vapeurs, ni maladie de nerfs » (Blaze, 1837 : 83), elle jouit d'une santé de fer louée par tous les mémorialistes.

Suivant les pays, elle est plus ou moins exposée au danger. Sur les routes allemandes, elle ne craint rien, mais en Espagne, elle n'est pas à l'abri d'un coup de fusil et prise dans une embuscade, les guérilleros lui réservent autant d'atrocités qu'à ses compagnons militaires. Elzéar Blaze signale, à Salinas, le cas de l'épouse d'un chef de bataillon qui meurt à la suite de l'assaut de deux cents guérilleros (Blaze, 1837 : 74). Cet infâme traitement semble bien courant, car l'officier remarque que d'autres n'en sont pas mortes. Le sergent François Lavaux rapporte, à Valladolid, le martyre de la femme d'un cantinier que trois moines « conduisirent dans leur couvent, où ils en jouirent à leur volonté » (Lavaux, 1894 : 256). Le viol comme arme de représailles est d'ailleurs bien répandu dans les deux camps³. Dans la région de Séville, ce même sergent, après avoir dressé la liste des atrocités commises sur les soldats (à moitié brûlés, cloués sur des arbres, quatre membres coupés, parties sexuelles dans la bouche, etc.) témoigne que c'était « jusqu'aux cantinières du régiment à qui on avait mis des cartouches à leur virginité et qu'on avait fait sauter en cet état » (Lavaux, 1894 : 261).

Malheureusement, la cantinière ne doit pas craindre seulement l'ennemi. Elle est parfois maltraitée par son propre conjoint qui la vend « pour une bouteille d'eau-de-vie » ou la bat (Blaze, 1837 : 81) et subit les avances des officiers, ces « chasseurs affamés » qui n'hésitent pas à punir le mari et l'envoyer à la garde du camp pour passer la nuit avec la belle épouse (Blaze, 1837 : 84). Les mauvaises langues, selon l'officier Blaze, font retomber la faute de ces infidélités sur la femme qui, comme il est suggéré, le veut bien (Blaze, 1837 : 85).

Au camp, réconfort des soldats et des officiers à qui elle n'hésite pas à prêter de l'argent, sa tente sert « de salon de compagnie, d'estaminet, de café ; c'est le point central de réunion. On y joue, on y boit, on y fume » (Blaze, 1837 : 76). On lui confie ses peurs, ses remords. Elle rassure et remonte le moral.

Pendant les batailles, elle a souvent « de la bravoure comme de vieux grenadiers » (Blaze, 1837 : 79). Thérèse Fromageot, cantinière dans la compagnie de l'officier Elzéar Blaze, porte de l'eau-de-vie aux soldats au milieu des balles et des boulets et est blessée par deux fois. Ces jours-là, son service est gratuit (Blaze, 1837 : 80). Lors de la bataille de Chiclana, le 24 mars 1811, au milieu de la canonnade, la vivandière Bellerose parcourt aussi les rangs pour ranimer de son eau-de-vie les soldats exténués de fatigue (Lejeune, 1824 : 14). Catherine Rohmer, mère de huit enfants de troupe, vivandière comme sa mère morte d'un boulet, se distingue à Gérone en portant secours aux blessés, saisissant un fusil et l'utilisant, donnant l'exemple avec son calme et sa résolution (De la Barre Duparcq, 1873 : 267). En plus de sa fonction d'infirmière, elle sert parfois d'aumônier, recueillant les confidences et les dernières volontés de ceux qui agonisent. Son rôle sera d'autant plus important dans les prisons espagnoles que ce soit sur les pontons de Cadix ou sur l'île de Cabrera.

3. La cantinière sur les pontons de Cadix

Personnel civil au service de l'armée française, la vivandière n'aurait pas dû être considérée comme prisonnière de guerre et enfermée sur les pontons de Cadix et par la suite aux Baléares, aux Canaries ou encore dans les prisons anglaises. La convention d'Andújar, signée le 22 juillet 1808 après la défaite de Baylen, par le général Francisco Javier de Castaños, le Comte de Tilly, représentant et député de la Junte suprême de Séville, Ventura Escalante, capitaine général de l'armée et des côtes de Grenade, le général Chabert et le général de division Marescot, stipule dans son article 16 que « les employés civils attachés à l'armée française ne sont point considérés comme prisonniers de guerre ; ils jouiront cependant, pour leur transport en France, de tous les avantages de la troupe, dans la mesure de leurs emplois » (De Clercq, 1864 : 268). Cette convention ne sera pas respectée par la junte centrale de Séville et l'amirauté anglaise.

Plusieurs centaines de femmes, comme le souligne le marin de la garde impériale Henri Ducor, accompagnent leur troupe sur les pontons de Cadix où, après cinq mois de marche et d'errance à travers l'Andalousie, les captifs sont entassés sans hygiène ni aucun soin, jusqu'à mille neuf cents individus par vaisseau de ligne⁴ (Quantin, 1823 : 48), avec des rations d'eau et de nourriture insuffisantes. Le caporal fourrier Louis Gilles donne les chiffres de trente

³ À Constantina, le sergent François Lavaux raconte que « plusieurs soldats entrèrent dans un couvent de filles, qui furent pillées, violées, assassinées, etc... » (Lavaux, 1894 : 265).

⁴ Il s'agit des vaisseaux de ligne français, rescapés de la bataille de Trafalgar (dont l'escadron de Rosily resté à Cadix sous blocus), démâtés, sans cordages, aux sabords fermés et grillagés, où les hommes sont empilés sans hamacs, sans matelas, sans paille « comme des morts dans la fosse commune, comme des pestiférés sur le lit de chaux qui doit les consumer » (Ducor, 1833 : 72). Sur le Vainqueur, le caporal fourrier Louis Gilles compte 1824 prisonniers en huit jours « couchés les uns sur les autres dans les batteries, (...) plongés dans la malpropreté la plus dégoûtante » (Gilles, 1892 : 165).

ou quarante morts journalières sur chaque bâtiment, les maladies les plus longues étant de vingt-quatre heures (Gilles, 1892 : 165). Si les hommes ne résistent pas aux épidémies, pas une seule cantinière n'est malade selon Henri Ducor :

Sur quatorze mille que nous étions, on en comptait huit mille dont une moitié avait le scorbut et la dysenterie, et l'autre moitié le scorbut seulement. Ces deux maladies avec leur auxiliaire le typhus, faisaient de nos pontons un épouvantable tableau de destruction et de mort. Il n'y avait que les femmes de soldats ou les cantinières qui tinsent bon. [...] Peut-être durent-elles la conservation de leur santé au mouvement qu'elles se donnaient en cherchant à se rendre utiles ; car les femmes sont nées hospitalières : dès qu'il s'agit de soulager des souffrances, elles s'oublient au sein du danger ; et le danger même, qui ne les occupe que par rapport à autrui, devient pour elles une salutaire diversion. Si nous allions tomber malades, disaient-elles, que deviendraient nos pauvres hommes ? Nous, dont c'était le devoir, comme le métier, de les panser, de les veiller, de les soigner... (Ducor, 1833 : 89-90).

Le soldat Sébastien Boulerot corrobore cette affirmation, l'activité étant le remède nécessaire, quoiqu'en proie aux outrages des ennemis, elles se portent mieux. Il loue aussi le dévouement de ces « anges » (Froger, 1849 : 110) qui allègent leurs souffrances tout en n'hésitant pas à critiquer en parallèle le « luxe de mauvais goût » des officiers dont le traitement bien supérieur au soldat de rang leur procure tout le nécessaire et vient ricaner sous leurs yeux (Froger, 1849 : 111).

À la fin de l'hiver 1809, le gouvernement local de Cadix, craignant la contagion auprès de la population ou l'arrivée éventuelle d'une expédition française, décide de désinfecter par fumigation les quartiers, laver les prisonniers, changer leurs vêtements et les femmes sont « entourées d'égards et de prévenances de par la loi » (Froger, 1849 : 128). Elles ont enfin les moyens de soigner les malades et de les tenir dans un état satisfaisant de propreté. Grâce à ces nouvelles dispositions, la mortalité diminue enfin, la moitié des troupes ayant déjà été décimée⁵.

À la fin du mois de mars 1809, on annonce que les marins, captifs dans la prison San Carlos de l'île de Léon, vont être envoyés aux îles Canaries et que les perdants de Baylen, captifs sur les pontons, iront à Majorque et à Minorque. Le 3 avril 1809, les prisonniers transférés sur des navires de transport partent pour les Baléares et les cantinières continuent à partager le sort de leur régiment.

4. La cantinière en captivité à Cabrera

Les témoignages sur les femmes à Cabrera sont nombreux et offrent plusieurs versions des faits, parfois contradictoires. Une différence se dessine nettement, comme nous le verrons, selon le rang du mémorialiste, qu'il soit simple soldat ou officier.

De début mai 1809 à la fin mai 1814, l'île de Cabrera⁶ servira de camp de détention aux soldats des armées de conscrits et des gardes d'élite de Napoléon I^{er}, qui ont été vaincus en Espagne. Si au départ, le 10 mai 1809, seuls les 4497 prisonniers en provenance de Cadix y sont déposés, un total de 11.800 soldats vont passer par cette prison à ciel ouvert (Smith, 2005 : 167) et entre 3.500 et 5.000 n'y survivront pas. Définir le nombre exact de cantinières ou de femmes d'officier présentes sur cette île pendant ces cinq ans est une tâche impossible. Dans les mémoires des survivants, il oscille de trois à trente⁷. Selon les extraits de décomptes des autorités majorquines, il est de dix-neuf, le 10 décembre 1809⁸. Les premières arrivées avec le contingent de Cadix seront transférées avec les officiers à Porchester, en Angleterre, à la fin du mois juillet 1810⁹. Cependant, l'île ne cessera de se repeupler de prisonniers napoléoniens en provenance de la péninsule et de leurs compagnes de guerre.

L'aumônier de l'île, le Majorquin Damián Estelrich, nous a transmis, sur un papier sans date, une liste de prénoms :

La pequeña María Murviosa, de Versailles.
Madame Bela, *que se dice esposa* de El Señor Guimé.
María, *que se dice esposa* de Martin, sargento.
Cristina, *que se dice esposa* de Cosín, sargento.

⁵ Sébastien Boulerot parle de mille morts à bord du Vainqueur en l'espace de trois mois (Froger, 1849 : 129).

⁶ Cabrera est une île déserte espagnole, d'une superficie de 15.69 km², qui se situe au sud-est de Majorque, à une cinquantaine de kilomètres de Palma. En 1991, elle a été déclarée parc national maritime et terrestre.

⁷ Selon Jean-Baptiste-Louis Molin (1935 : 299), elles ne sont que trois les femmes « que la barbarie castillane avait oublié de séparer de leurs concitoyens ». Le capitaine Billon élève le chiffre à quatre ou cinq (2006 : 148), le caporal Louis-Joseph Wagré à huit (1902 : 140). Louis Gille parle d'une quinzaine (1892 : 228), de même que l'historien suisse Geisendorff-Des Gouttes (1937 : 158). Le capitaine Charles Frossard donne le chiffre exact de 21 femmes (s.d. : 64), chiffre que reprend l'historien canadien Denis Smith (Smith, 2005 : 125). Pour Henri Ducor, le transport n° 9 qui emmène de Cadix à Cabrera, le 3 avril 1809, le général Dufour, les marins de la garde et un grand nombre de sous-officiers, a à son bord « une trentaine de femmes, la plupart vivandières de l'armée » (1833 : 179).

⁸ Ce que nous savons avec certitude, c'est que le chiffre de 19 femmes figure sur l'extrait de la revue passée aux prisonniers français présents dans l'île de Cabrera le 10 décembre 1809, par Josef Tomàs, employé de l'intendance principale de l'armée et du royaume de Majorque, et Léopold Scheidnagel, lieutenant du régiment suisse de Zey (Garau, 1906 : 343 et Fonds Desbrull, manuscrits non inventoriés des archives municipales de Palma).

⁹ Sauf l'une d'entre elles, une veuve, compagne du sous-lieutenant François Vial qui mentionne leur présence à Cabrera dans ses lettres du 29 juillet, 13 et 20 août 1810 (Fonds Desbrull, manuscrits non inventoriés des archives municipales de Palma).

Cristiana, tudesca, *que se dice esposa* de Carvet, sargento granadero.

Sofía, *tudesca viuda*.

María, *que se dice mujer* de Galiaco, sargento.

María, *que se dice mujer* de Dionisio, sargento.

La *grosse* María, *que se dice mujer* del sargento mayor¹⁰ (cité dans Geisendorf, 1937 : 162).

Auxquels peuvent être ajoutés les noms de Rose la Polonaise, concubine d'Antoine Bordange et La Jacquette d'un certain Jacquet, déduits d'une lettre envoyée par l'abbé le 6 décembre 1809 (cité dans Geisendorf, 1937 : 162), ceux de Louise Lory, Marie-Madeleine de Mayar et Mariette Radayel, présents sur la liste des arrivées de Cabrera à l'hospice de la Pitié de Palma, le 25 mars 1812 ou encore celui de la Veuve Guérard de la quatrième légion, autrice de plusieurs lettres du mois d'avril 1810 adressées à Don Antonio Desbrull, commissaire de Cabrera, membre de la Junte suprême de Palma (Fonds Desbrull, manuscrits non inventoriés des archives municipales de Palma).

Jamais insultées, et pouvant impunément traverser à toute heure les cantons les plus déserts de l'île sans la moindre inquiétude (Quantin, 1823 : 84)¹¹, les cantinières continuent à ravitailler et à aider leur régiment. Grâce à leur charme, elles se procurent des bouteilles de vin des marins espagnols et les revendent aux prisonniers, à l'endroit du marché, point de rencontre des officiers que l'on appelle le Palais Royal, où elles habitent dans les huit premières constructions en pierre édifiées sur l'île (C. de Méry, 1823 : 205-206). Certaines s'occupent des malades sans relâche, comme cette veuve d'un sergent mort sur le champ de bataille qui a accouché de jumeaux pendant la traversée, et dont la tâche, accomplie malgré la charge des nouveau-nés, est fortement louée par le marin de la garde (Ducor, 1833 : 212). Leur conduite est « digne d'éloges qu'elles n'ont cessé de mériter » comme le rappelle le caporal de grenadiers Louis-Joseph Wagré (Wagré, 1902 : 141) ou encore le soldat de la première légion Sébastien Boulerot qui confesse qu'elles sont « souvent plus courageuses » et moins affligées que les hommes (Froger, 1849 : 224).

Mais tous les mémorialistes n'abondent pas en compliments. Tout au contraire, des officiers préfèrent les affubler de mœurs légères et dénoncer leurs aventures amoureuses qui leur permettent, à leurs dires, de gravir rapidement les échelons : « les unes s'appelaient madame la baronne, d'autres madame la générale ; quelques-unes même, en se réveillant un beau matin, s'étaient trouvées madame la duchesse » (Blaze, 1837 : 174-175).

Le capitaine Charles Frossard fait un portrait précis, mais peu flatteur, de six cantinières à Cabrera, tableau qu'il prétend représentatif de la totalité¹² (Frossard, s.d. : 64-65) : la vieille « Marie trempe ton pain », compagne d'un sous-officier de la première légion, qui, n'attirant aucun prétendant, finit blanchisseuse ; la jeune et jolie « Jacquette », compagne d'un canonnier appelé Jacquet, marchande de vin et couturière, convoitée par de nombreux officiers et aux maintes intrigues amoureuses, qui tente de se suicider en se lançant à la mer et abandonnera son mari pour partir en Angleterre avec son amant officier ; « Marie-Culottes », surnommée ainsi pour les culottes de toile écrue que lui fait porter son mari, qui délaisse son caporal pour une robe et un officier de dragons, Monsieur Vial (le couple restera sur l'île après le départ des officiers en Angleterre en juillet 1810¹³) ; la jolie brune « Denise », épouse de monsieur Denis, vieux sergent d'infanterie légère jaloux, qui à chaque infidélité rend sa belle « toute noire » de coups, l'empêchant de se montrer pendant quinze jours¹⁴ ; la veuve Angélique, « la plus belle et scandaleuse de toutes », marchande de vin populaire, qui décide d'abandonner son maréchal des logis pour un adjudant de dragons, mais se voit obligée de retourner derrière le prospère comptoir de la taverne, jusqu'à son achat par le baron de Schauenburg pour la somme de trois cents francs au comptant, plus une obligation de trois mille francs payable en France¹⁵ (le mariage organisé avec le prêtre est empêché par les officiers et Angélique quitte le jeune baron malheureux pour un sous-officier qu'elle suivra en Angleterre) ; et enfin une veuve polonaise qui n'a « pas assez d'adresse

¹⁰ « La petite María Murviosa, de Versailles.

Madame Bela, qui se prétend l'épouse de Monsieur Guimé.

María, qui se prétend l'épouse de Martin, Sergent.

Cristina, qui se prétend l'épouse de Cosín, Sergent.

Cristiana, tudesque, qui se prétend l'épouse de Carvet, Sergent Grenadier.

Sofía, veuve tudesque.

María, qui se prétend l'épouse de Galiaco, Sergent.

María, qui se prétend l'épouse de Dionisio, Sergent.

La *grosse* María, qui se prétend l'épouse du sergent-major ».

¹¹ « Je dois dire maintenant quelque chose des mœurs des habitants de Cabrera ; je commencerai par parler des femmes. Elles étaient à-peu-près dans la proportion d'une sur deux cents hommes. Et, pour rendre encore ici hommage à ces braves que l'on a si indignement et si faussement peints ou essayé de peindre comme des Tartares sans frein et sans discipline, je dirai qu'aucune de ces femmes ne fut jamais insultée, et qu'elles pouvaient impunément traverser à toute heure les cantons les plus déserts de l'île sans la moindre inquiétude » (Quantin, 1823 : 84).

¹² « Je crois que d'après le portrait des six femmes que je viens de peindre on peut juger les autres cabréiennes. Leur histoire est, à peu de chose près, la même » (Frossard, s.d. : 65).

¹³ Charles Frossard pense que c'est la honte qui oblige l'officier à abandonner ses compagnons qui le méprisent (Frossard, s.d., 64). Une lettre du fonds Desbrull, aux archives municipales de Palma, signée par le Lieutenant Vial, à Cabrera le 29 juillet 1810, atteste son non-départ et l'existence de cette femme.

¹⁴ Selon Denis Smith, c'est l'unique cas de violence de genre avéré sur l'île (Smith, 2004 : 127). Pourtant, le soldat Boulerot mentionne un second cas, celui d'un Catalan prisonnier sur l'île, dont la femme l'a rejoint avec une barque de pêcheur et qui pour la récompenser de son dévouement, la bat (Froger, 1849 : 225). La Denise de Frossard pourrait être la veuve Sophie, une Allemande maltraitée par son nouveau partenaire, qui grâce à la médiation de Joaquín Pons sera transférée à Palma. Une lettre du fonds Desbrull, aux archives municipales de Palma, écrite par le sous-lieutenant Carbonnel d'Hierville et datée du 28 septembre 1809, mentionne « le diable qui bat sa femme ».

¹⁵ « Ces arrangements faits, tous trois étaient contents ; l'un avait la femme, l'autre l'argent et Angélique espérait devenir baronne ! » (Frossard, s.d. : 65).

pour avoir des intrigues comme les Françaises ! » et dont le compagnon, un sous-officier polonais, la vendra à un maréchal des logis des dragons pour le montant de quatre-vingts francs (Frossard, s.d. : 64-65).

De par sa position d'officier, fidèle serviteur de l'Empire, Charles Frossard essaie peut-être de défendre l'honneur et l'intégrité du soldat français, en rendant responsables ces cantinières à la conduite « méprisable » (Frossard, s.d. : 65) des cas déplorables de traite humaine sur l'île. Mais les soldats de rang inférieur ne cherchent pas à masquer la réalité des faits.

Le caporal fourrier Louis Gille condamne ouvertement le négoce « scandaleux » et la spéculation dont sont l'objet les cantinières :

Il se trouvait parmi nous une quinzaine de femmes ; chacune avait un sobriquet. Elles vivaient avec des hommes qui les avaient adoptées depuis leur arrivée ou qui étaient venus avec elles. L'appât du gain fit concevoir l'idée d'une spéculation. Ces femmes passèrent bientôt dans les bras des capitalistes de l'île, c'est-à-dire de ceux qui étaient parvenus à conserver de l'argent, les unes volontairement, les autres par suite d'arrangements avec les soi-disant maris qui, au moyen d'une somme d'argent, se désistaient de tous leurs droits. Ceux qui avaient fait un semblable marché ne tardèrent pas à se détacher de leurs nouvelles compagnes et les revendaient à un prix moins élevé. Cette sorte de marchandise baissa considérablement de prix. J'ai vu mettre en vente une femme qui n'était point dépourvue d'agrément ni de jeunesse, pour la modique somme de dix francs, tout habillée, ou cinq francs toute nue. Cette monstruosité fut encore poussée plus loin ; on allait jusqu'à mettre en loterie l'une de ces malheureuses. Le prix du billet était de quatre sous ! Cette femme était polonaise et méritait un meilleur sort, car elle avait été faite prisonnière en chargeant contre un escadron espagnol. Son cheval ayant été tué, elle fut obligée de se rendre. Elle avait la tête et la poitrine couvertes de cicatrices plus honorables que jolies, et l'on dit même qu'à son régent elle avait été désignée pour obtenir la décoration de la Légion d'honneur (Gille, 1892 : 228-229).

La triste infamie de la vente de cette Polonaise est aussi rapportée par le soldat Sébastien Boulerot (Froger, 1849 : 224), par le fourrier Joseph Quantin (Quantin, 1823 : 85) et par le caporal Louis-Joseph Wagré (Wagré, 1902 : 141).

Le sous-lieutenant de la première légion de réserves, Jean-Baptiste Louis Molin, ne mâche pas ses mots en décrivant le vil commerce des « sardanapales » qui s'offrent ces rares « meubles de luxe », d'une circulation pas aussi usuelle que la monnaie commune, « d'une négociation facile, mais d'une valeur trop forte pour le petit commerce » (Molin, 1935 : 299).

Pour Damián Estelrich, l'aumônier majorquin, la présence des femmes constitue une offense choquante à la décence (Smith, 2004 : 129). Il tentera tout ce qui est en son pouvoir pour les faire évacuer de l'île, comme le montrent les vingt-quatre lettres envoyées à Palma, alléguant le coût de maintien des cantinières qui diminuent la part de ration des soldats, les scandaleux abus, « fornications et avortements », outrage à la Sainte Église et à sa propre autorité (voir Geisendorf, 1937 : 162-166¹⁶). Cependant, les officiers « dont l'absence les priverait du meilleur de leurs plaisirs » (Geisendorf, 1937 : 165) refusent de lui remettre leur compagne. Certaines fuient même se cacher dans la montagne, préférant leurs 900 calories journalières à un destin inconnu aux mains de leurs ennemis.

Leur état physique dans les dernières années de captivité va empirer comme celui de tous leurs compagnons¹⁷. À la fin de 1813, l'officier de la garde royale, C. de Méry, commente que « pour ce qui est des cantinières, il s'en fallait de beaucoup qu'elles eussent toutes la ceinture de Vénus. Nous ressemblions en général à des ombres errantes » (C. de Méry, 1823 : 294).

5. Conclusion

« Héroïquement dévouées et sublimes », obéissant à la voix du cœur (Froger, 1849 : 288), ces femmes dans l'armée napoléonienne ont longtemps été oubliées des livres d'histoire et des manuels scolaires contemporains. À Majorque, la population locale ignorait même jusqu'à très récemment leur présence à Cabrera. Pourtant, elles étaient bien présentes dans les mémoires de leurs compagnons qui ont abreuvé le monde de l'édition dix-neuviémiste.

Si Napoléon Bonaparte leur apporte sa reconnaissance en leur accordant une pension et allant même jusqu'à distinguer certaines d'entre elles, comme Marie-Thérèse Figueur, la Restauration les marginalise en souillant leur

¹⁶ Certaines de ces lettres se trouvent dans le fonds Desbrull des archives municipales de Palma. Les archives n'ont malheureusement pas encore inventorié ce matériel.

¹⁷ L'alimentation est insuffisante et, selon le fournisseur responsable de l'approvisionnement, plus ou moins bien effectuée. Il faudra attendre la fin 1812 pour qu'elle se stabilise et que la mortalité diminue. Le soldat Boulerot en donne la version suivante : « Nous vîmes aborder deux barques de pêcheurs pleines de vivres, et chacun reçut pour deux jours une ration composée ainsi qu'il suit : 1° Pain, une ration ; soit une livre et demie ; 2° Quatre onces de fèves ou gounganes ; quelquefois du riz à la place ; 3° Une cuillerée à bouche d'huile d'olives. Il y avait parfois en surplus de cette ration : 1° Une faible portion de salade ; 2° Quelques raves ; 3° Une demi-once de lard rance ; 4° La rondelle de saucisse la plus exigüe. Ce supplément qui ne laissait pas que de nous faire plaisir, nous a été donné pendant quatre mois seulement ; au bout de ce temps, les petites barques furent remplacées par une grande, qui nous apportait, à la fois, sans supplément, quatre rations de vivres qu'on nous distribuait le même jour. L'on nous retenait seulement l'huile et les fèves pour les faire cuire dans une grande chaudière en cuivre détamé apportée de Majorque, à cet effet, pour nous les distribuer ensuite deux fois par jour. Nous nous trouvions lésés de cet arrangement ; car les employés à la cuisine diminuaient la ration d'une manière navrante... Cette nourriture, je dois le dire, n'était ni agréable ni saine. Malgré les soins des cuisiniers, nous ressentions après nos repas d'affreuses coliques. Cela ne vous surprendra point, si je vous apprends qu'un cercle de vert-de-gris ornait constamment la chaudière qui servait à les apprêter. Cet état de choses dura six mois. Une circonstance vint, au bout de quelques jours, aggraver ce que notre position avait de fâcheux : l'eau douce nous manquait » (Froger, 1849 : 140-141). La ration des officiers était double et ils recevaient du vin (Ducor, 1833 : 84).

réputation. Dans la chanson *La vivandière* de Pierre Béranger en 1817¹⁸, reprise par de nombreux vaudevilles dont, entre autres, *Le pacha et la vivandière* d'Alphonse Signol (Signol, 1829 : 27) ou *Sans tambour ni trompette* de Brazier, Merle et Carmouche (Brazier, 1822 : 6), l'image de la fille publique effacera celle de l'héroïne. Le modèle grivois persistera jusqu'à la Troisième République¹⁹ même si la monarchie de Juillet tente de réhabiliter leur respectabilité et leur dévouement²⁰.

Les cantinières focalisent les angoisses masculines, brouillent les repères et le partage sexué des tâches. Maillon dissonant dans cette affaire d'hommes, l'armée malgré son article féminin ne peut avoir qu'une identité virile. Pierre Larousse, en 1867, apporte une solution à cette présence gênante, en définissant les cantinières comme appartenant à « un sexe intermédiaire, à quelque chose d'androgyné, beaucoup plus proche du sexe fort que du sexe faible » (Larousse, 1867 : 290). La loi républicaine du 21 mars 1905 sera plus radicale en éradiquant définitivement les femmes de l'armée, réservant les fonctions naguère occupées par les cantinières à d'anciens militaires.

Références bibliographiques

- Béranger, P. J. de, (1875) *Ma biographie [Texte imprimé] / écrite par Béranger, avec un appendice et des notes...* Paris, Garnier frères.
- Billon, F.-F., (2006) *Souvenirs 1804-1815, présentés et annotés par Christophe Bourachot*. Paris, La Boutique de l'Histoire éditions.
- Blaze, E., (1837) *La vie militaire sous l'empire ou mœurs de la garnison, du bivouac et de la caserne*, Tome premier. Paris, Au bureau de l'album des théâtres, Moutardier, Desforges.
- Brazier, N. et al., (1822) *Sans tambour ni trompette*, comédie-vaudeville en 1 acte, Paris, Théâtre des Variétés, 23 janvier 1822. Paris, J.-N. Barba.
- Cardoza, T., (2010) *Intrepid Women. Cantinières and Vivandières of the French Army*. Bloomington, Indiana University Press.
- De Clercq, (1864) *Recueil des traités de la France, publié sous les auspices de S. Ex. M. Drouyin de Lhuys, par M. De Clercq*, Tome Deuxième. Paris, Amyot Éditeur des Archives Diplomatiques.
- Ducor, H., (1833) *Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera, et en Russie, pour faire suite à l'histoire de la campagne de 1812*, Tome 1. Paris, Ambroise Dupont.
- Duvergier, J.-B., (1826) *Collection complète des lois, décrets, ordonnances, réglemens et avis du Conseil d'État, publiée sur les éditions officielles du Louvre ; de l'imprimerie nationale, par Baudouin ; et du bulletin des Lois, de 1788 à 1824 inclusivement par ordre chronologique... par J. B. Duvergier, Avocat à la Cour Royale de Paris*, Tome Douzième. Paris, Chez A. Guyot et Scribe et Charles-Béchet.
- Froger, G., (1849) *Souvenirs de l'Empire. Les Cabrériens. Épisode de la guerre d'Espagne*. Paris, Amyot.
- Frossard, Ch., (sans date) « Prisonnier des Espagnols : mémoires du capitaine Charles Frossard (2) » in *Historama*. N° 306, pp. 61-70.
- Garau, J., (1906) « Noticias históricas del cautiverio de los franceses en la isla de Cabrera » in Estelrich, P., *La Isla de Cabrera*. Palma de Mallorca, Establecimiento tipográfico de Rotger, pp. 179-356.
- Geisendorf-Des Gouttes, T., (1937) *Les Archipels enchanteurs et farouches, Baléares et Canaries, Cabrera, l'île tragique*. Genève, Les Éditions Labor.
- Gille, L. F., (1892) *Les prisonniers de Cabrera ; mémoires d'un conscrit de 1808 recueillis et publiés par Philippe Gille*. Paris, Victor-Havard Éditeur.
- Houdecek, F., (2013) « Blessures psychiques des combattants de l'Empire. Sources d'étude et premières approches » in *Napoleonica. La Revue* [En ligne]. Vol. 17, n°2, pp. 55-65. DOI : <https://doi.org/10.3917/napo.132.0055> [Dernier accès le 16 avril 2023].
- Jacotey, M.-L., (1999) *Femmes aux armées de 1792 à 1815*. Paris, Dominique Guéniot éditeur.
- La Barre Duparcq, É. De, (1873) *Histoire militaire des femmes*. Paris, Aux frais de l'auteur.
- Larousse, P., (1867) *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 3. Paris, Librairie classique Larousse et Boyer.
- Lavaux, F., (1894) *Mémoires de François Lavaux, sergent au 103^e de ligne (1793-1814)*. Paris, E. Dentu.
- Lejeune, L., (1824) *Explication des détails historiques contenus dans les trois tableaux de bataille de M. Le Général Baron Lejeune*. Paris, Chez Dauvin.
- Macaire, S., (1831) *La Cantinière*. Paris, B. Renault.
- Méry, C. de, (1823) *Mémoires d'un officier français prisonnier en Espagne*. Paris, Chez Auguste Boulland Libraire.
- Mihaely, G., (2005) « L'effacement de la cantinière ou la virilisation de l'armée française au XIX^e siècle » in *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne]. Vol. 30, pp. 21-43. DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1008> [Dernier accès le 16 avril 2023].
- Molin, J.-B.-L., (1935) « Souvenirs de Cabrera (1808-1810) » in *Le Carnet de la Sabretache*. Paris, J. Leroy, pp. 288-302.
- Petiteau, N., (2003) *Lendemain d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*. Paris, La Boutique de l'Histoire.
- Pigeard, A., (2000) *L'armée de Napoléon, 1800-1815 : organisation et vie quotidienne*. Paris, Taillandier.
- Quantin, J., (1823) *Trois ans de séjour en Espagne, dans l'intérieur du pays, sur les pontons à Cadix, et dans l'île de Cabrera*, Tome second. Paris, J. Brianchon.

¹⁸ « Vivandière du régiment, c'est Catin qu'on me nomme. Je vends, je donne et bois gaîment mon vin et mon rogomme. J'ai le pied leste et l'œil mutin. Tintin, tintin, tintin, v'lin tintin ; J'ai le pied leste et l'œil mutin : Soldats, voilà Catin ! » (Béranger, 1875 : 259).

¹⁹ Voir à ce sujet l'article de Gil Mihaely, « L'effacement de la cantinière ou la virilisation de l'armée française au XIX^e siècle », dans la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 30, 2005, pp. 21-43.

²⁰ La monarchie de Juillet remplace la dénomination de « vivandière » par celle de « cantinière » et le roman éponyme, *La cantinière* de Stanislas Macaire, publié en 1831, réédité plusieurs fois et adapté au théâtre, transforme la Catin de Béranger en Catherine, fille et petite-fille de cantinière dévouée à soigner les blessés.

- Signol, A., (1829) *Le Pacha et la vivandière, ou Un petit épisode de la petite campagne de Morée*, folie-vaudeville en 3 tableaux, Paris, théâtre de l'Ambigu-comique, 23 juin 1829. Paris, Quoy.
- Smith, D., (2005) *Les soldats oubliés de Napoléon, prisonniers sur l'île de Cabrera (1809-1814)*. Paris, Éditions Autrement.
- Wagré, L.-J., (1902) *Les prisonniers de Cabrera. Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809)*. *Publiés par le comte Fleury*. Paris, Émile Paul Éditeur.